

UN FAUBOURG, DES BANLIEUES, OU LA DÉCLINAISON DU REJET

Texte paru dans : Jean-Charles Depaule dir., *Les mots de la stigmatisation urbaine*. Paris, Éditions Unesco/Maison des sciences de l'homme, 2006, 277 p., p. 8-39.

Ce texte était la version légèrement remaniée de l'article paru sous le même titre dans la revue *Genèses* en juin 2003, p. 48-69.

La pagination originale est donnée en italiques entre crochets. Pour cette version électronique, cependant, j'ai enlevé du corps du texte les références bibliographiques abrégées, renvoyant à une liste en fin d'article. Cette habitude des sociologues est sans doute louable, puisqu'elle incite l'auteur à ne pas se livrer au vice impuni des notes, mais hache par trop la lecture, qui doit rester fluide et sans obstacle.

L'autorisation de publication électronique a été demandée par l'intermédiaire de l'éditeur scientifique de l'ouvrage.

Alain FAURE
Université de Paris X-Nanterre
 afaure@u-paris10.fr

Les mots sont souvent de faux amis par lesquels on vous souffle ce qu'il faut penser et croire. Si à la question : "Où habites-tu ?", je réponds : "En banlieue", et non pas une commune ou un point cardinal, il s'ensuivra tout de suite dans l'esprit de mon interlocuteur une cascade d'images et de mots associés qui lui donnera de moi une imaginaire prescience. En un mot, il m'aura "situé". Mais il faut bien passer par les mots pour appréhender le réel, quitte à l'enfermer dans un carcan trompeur. Faire l'histoire des mots, c'est mettre à jour leur relativité, dresser l'inventaire de leurs trahisons et de leur fidélité envers les faits sociaux. "Faubourg" autrefois, "banlieue" aujourd'hui sont des mots essentiels pour qualifier des espaces réputés précisément sans qualité. Nous allons essayer de suivre les méandres de leurs cours, d'en souligner les contradictions de sens et leurs successives captations par des intérêts sociaux. Jean-Luc Godard disait, à propos d'un plan dans un de ses films : "Ce n'est pas une image juste, c'est juste une image." Oui : faubourg et banlieue ne sont pas des mots justes, mais juste des mots.

Le faubourg ou la sainte canaille

Le mot faubourg, attesté dès le 12^e siècle, a longtemps servi à désigner le ou les territoires qui se développaient aux portes des villes. Un faubourg, c'est la zone habitée qui se trouve "hors le bourg", c'est-à-dire hors, à l'extérieur, de la ville ancienne, le plus souvent ville fortifiée. La graphie "fauxbourg", courante au 18^e siècle, ne doit pas tromper : on ne se représentait point du tout le faubourg comme un faux semblant de ville, mais comme un rameau de la ville poussé hors de ses limites officielles ou coutumières, en continuité spatiale avec elle, et qui, en raison même de cette proximité,

était exposée à se voir un jour ou l'autre réunie à la ville, soit par l'avancée de l'enceinte soit par une quelconque décision d'annexion ou de réunion. [9]

Le mot contient donc d'abord l'idée d'une expansion linéaire de la ville, par opposition à sa densification centrale. Le processus s'est toujours prêté aux images puisées dans l'expérience. Citons par exemple en 1893, un patron de la métallurgie parisienne, Albert Piat, qui évoquait Londres où "les faubourgs s'allongent [...] comme des tiges de fer que l'on étirerait d'une masse centrale dont la matière serait inépuisable"¹. Les autorités ont souvent vu avec méfiance la prolifération de ces rameaux extérieurs, pouvant craindre qu'à force la ville en pâtisse. A Paris, les opérations de bornage décrétées par le roi, aux 17^e et 18^e siècles, avaient pour but d'empêcher les départs "de gens qui multiplieraient les maisons des Fauxbourgs, pendant que le milieu de la ville se trouverait à la fin désert et abandonné"². La crainte était aussi de voir se former une agglomération ingouvernable et impossible à ravitailler. En tout cas, pour beaucoup d'auteurs du 19^e siècle, faubourg était le mot qui convenait le mieux pour parler de l'expansion urbaine des deux siècles précédents : "[...] et le village devint faubourg", écrit-on en 1845 à propos de Chaillot, dénommé en effet faubourg de la Conférence après sa réunion à Paris en 1756³ ; plus tard, un auteur lyonnais affirmera que La Guillotière au 18^e siècle, était déjà "une véritable banlieue de grande ville, un faubourg, comme on disait alors"⁴.

Les dictionnaires du 19^e siècle insistent sur le fait qu'une fois réalisée la réunion à la ville, les territoires concernés gardaient, dans leur nom même, le qualificatif de faubourg. Lachatre dans son *Nouveau dictionnaire universel*⁵, était très net : "Réunies plus tard dans l'enceinte des cités, ces parties extérieures des villes conservèrent leur ancien nom." Le phénomène est frappant en effet à Paris, où les faubourgs réunis à la ville, à la fin du 17^e siècle – on comptait treize "faubourgs" en 1680 –, conservèrent le plus souvent ce titre, à condition qu'ils l'aient porté à l'origine⁶. Et ce en dépit de la réticence des pouvoirs en place : "faubourg" apparaît peu souvent dans la dénomination des sections révolutionnaires de 1790⁷ ; en 1860, le rapporteur d'une commission sur la nomenclature des rues estimait que "le terme de faubourg" devrait être mis "hors d'usage", pour cette raison qu'il n'a plus "en lui-même qu'une valeur historique de peu

1. Société de secours mutuels des employés et ouvriers de la maison Piat, *Assemblées générales semestrielles des 29 janvier et 30 juillet 1893... Allocution de M. A. Piat...*, N° 14, Le Havre, imp. du Commerce, 1893, p. 86-87.

2. Extrait de la célèbre déclaration de 1724, cit. par Perrot, *Dictionnaire de voirie*, Paris, chez Prault, Onfroy et Belin, 1782, p. 168.

3. Marbeau, *Crèches pour les petits enfants des ouvriers ou Moyen de diminuer la misère en augmentant la population*, 1873 (1^{er} éd. en 1845), p. 55 .

4. A. Kleinclausz, *Lyon, des origines à nos jours. La formation de la cité*, Lyon, Pierre Masson, 1925, rééd. Laffitte, 1980, p. 344-345.

5. Maurice Lachatre, *Nouveau dictionnaire universel*, Paris, É. Blot, s.d. [circa 1865]. Pierre Larousse disait à peu près la même chose : faubourg est le "nom que l'on donne dans certaines villes, et notamment à Paris, à des quartiers depuis longtemps réunis à la ville, mais qui ont conservé leur nom primitif." (Larousse, *Grand dictionnaire universel du 19^e siècle*, 1866).

6. Par contre, Chaillot resta Chaillot pour cette raison que "faubourg de la Conférence" n'effaça jamais le nom du ci-devant village.

7. Voir la liste établie par Michel Fleury et Jeanne Pronteau dans la réédition de Perrot, *Petit atlas pittoresque des quarante-huit quartiers de Paris*, Paris, Service des travaux historiques de la ville de Paris, 1987, p. 22 et suiv.

d'importance"⁸. N'encombrons pas le présent avec des mots qui fleurent l'ancien régime ou évoquent de mauvais souvenirs⁹... Mais force resta à l'usage, que se soit dans le nom des rues, dans la langue administrative elle-même et bien sûr dans le langage courant, si bien qu'on parle encore aujourd'hui [10] du faubourg Saint-Honoré ou du faubourg Saint-Germain, du faubourg Saint-Denis ou du faubourg Saint-Antoine, que l'on veuille désigner par là une rue, un quartier ou une qualité de la ville.

Mais qu'en est-il dans d'autres villes ? A Lille, la partie de Fives dénommée faubourg Saint-Maurice, annexée en 1859, devint officiellement – c'est du moins ce qu'on lit sur les cartes de la ville – le quartier Saint-Maurice ou Saint-Maurice tout court, en revanche le faubourg de Béthune, une partie d'Esquermes, garda ce nom après l'annexion, et cela jusqu'à nos jours. Il en est de même à Meaux où chacun aujourd'hui connaît le faubourg Saint-Nicolas¹⁰ ; citons encore à Chambéry le "faubourg Montmélian"... Un rapide examen de ces cas conduit à penser que, peut-être, – et au fond cette "règle" vaudrait pour Paris – un quartier a toutes chances d'avoir conservé dans l'usage son titre de faubourg lorsque, contre vents et marées administratives, s'est perpétué dans la nomenclature des rues, une Rue du faubourg Untel..., tuteur indispensable de la mémoire des lieux.

Mais pour ces lieux où poussait la ville, quel statut ? Dans beaucoup de cités à la fin de l'époque moderne, les faubourgs, souvent mal délimités dans l'espace du côté du plat pays, étaient perçus par les gens de la ville comme un territoire lointain et particulier, mais du point de vue des lois, ils faisaient bel et bien partie du même ensemble urbain. Les habitants avaient les mêmes droits ou privilèges (le plus souvent dispense de la taille ou du logement des gens de guerre), les mêmes charges (octrois, droits d'entrée...) et relevaient des mêmes juridictions que ceux de la ville. D'où, à cette époque dans les textes réglementaires l'usage de la locution "la ville et ses faubourgs". Pour Paris, citons entre mille déclarations royales, celle du 16 juin 1693 "portant règlement pour les fonctions et droits des officiers de la voirie en la ville et faubourgs de Paris"¹¹. Dans une supplique présentée au maire et jurats de Bordeaux, des frotteurs savoyards demandaient qu'un d'entre eux soit "chassé de la ville et fauxbourgs avec inhibitions et déffenses [sic] d'y paroître"¹². "La ville et ses faubourgs" étaient aussi une expression toute faite pour signifier "une grande multitude, un grand concours de monde", comme l'explique le Trévoux¹³ ; au 19^e siècle, Littré dit encore : "Assembler la ville et ses

⁸. Charles Merruau, *Rapport sur la nomenclature des rues et le numérotage des maisons fait à M. le sénateur, préfet de la Seine, au nom d'une commission spéciale*, Paris, Charles de Mourgues, s.d., p. 35-36.

⁹. Dans la dénomination officielle des quartiers de Paris après 1860 le mot faubourg disparaît, à deux exceptions près ("Faubourg-Montmartre" et de "Faubourg du Roule"). Rayer de la carte administrative le faubourg Saint-Antoine et le faubourg Saint-Marcel, c'était chercher à effacer symboliquement tout un passé parisien de révolte et de misère.

¹⁰. Une étude sur la "réhabilitation" de l'habitat conduite en 1993 par la mairie de Meaux parlait "du centre ancien et du Faubourg Saint-Nicolas", cit. par Gérard Bernini dir. *Dictionnaire topographique et historique des rues de Meaux*, t. 3, *Les faubourgs et nouveaux quartiers*, Meaux, Société littéraire et historique de la Brie, 1992, p. 216.

¹¹. Cit. dans Alphand et Jourdan, *Recueil des règlements concernant le service des alignements et des logements insalubres dans la ville de Paris*, Paris, Chaix, 1890, p. 15.

¹². Cit. dans Philippe Butel et Jean-Pierre Poussou, *La vie quotidienne à Bordeaux au XVIII^e siècle*, Paris, Hachette, 1980, p. 221.

¹³. *Dictionnaire universel français et latin*, [dit] *Dictionnaire de Trévoux*, 1771, art. Faubourg.

faubourgs : exciter un grand concours de monde." L'idée d'une communauté était bien là.

D'où aussi, parfois, de la part de certaines localités, le refus de se dire ou d'être dites faubourgs de la grande ville voisine, et cela dans le but [11] d'échapper aux charges en découlant, l'octroi tout particulièrement. Les habitants du bourg de Vaise, aux portes de Lyon, prétendaient n'être que des "habitants du plat pays" puisqu'ils payaient la taille, ce que, disaient-ils, ne "faisaient ni Lyon ni le faubourg". Même au 19^e siècle, la municipalité de Vaise évitait, jusqu'à son annexion en 1852, d'user du mot dans ses délibérations, se qualifiant en 1849 par exemple de "ville suburbaine faisant partie d'une grande agglomération"¹⁴, comme si le mot contenait une promesse d'absorption qui répugnait à cette commune.

Il est vrai qu'en 1849, faubourg avait déjà pris le sens de quartier périphérique mal bâti et mal habité. Mais de quand date cet avatar sémantique ? Il serait tentant de penser qu'au 18^e siècle, faubourg n'avait encore qu'une valeur de désignation topographique, sans contenu social particulier. Ainsi, on pouvait lire dans un dictionnaire géographique de 1771 à l'article Bordeaux¹⁵ que "le fauxbourg des Chartreux [auj. : Chartrons] [...] est un des plus magnifiques qu'il y ait en Europe, tant pour l'étendue que pour la somptuosité des bâtimens [sic]". Puis l'industrialisation et le peuplement ouvrier de la périphérie des villes auraient déteint sur le mot, lui donnant son contenu péjoratif, avec derrière l'idée d'une menace pesant désormais sur l'ordre social et politique établi. En témoignerait, dès 1831, la célèbre phrase du journaliste Saint-Marc Girardin écrite au lendemain de l'insurrection lyonnaise du mois de novembre, partie de la Croix-Rousse : "Les barbares qui menacent la société ne sont pas dans le Caucase [...], ils sont dans les faubourgs de nos villes manufacturières"¹⁶. Ce sont donc les révolutions du 19^e siècle qui auraient donné aux faubourgs, exacte préfiguration de nos actuelles "banlieues", leur réputation de lieux agités et sinistres.

L'histoire du mot est en réalité plus complexe, au moins à Paris où, on l'a vu, le mot restait attaché dans l'usage au titre des quartiers intégrés à la ville, comme le parafe du passé. En fait, dès le 18^e siècle, il admet une double acception : il y avait d'une part le faubourg nommé, partie spécifique de la ville décrite ou évoquée dans ses particularités, et il y avait *le* faubourg tout court, ou *les* faubourgs, façon langagière de désigner collectivement les lieux misérables voire horribles où, quelque part loin du centre, habitait le bas peuple. Le plus remarquable est que les deux représentations coexistaient souvent chez le même auteur. Le premier exemple net¹⁷ est Sébastien Mercier dans son *Tableau de Paris*, paru entre 1783 et 1788. Il évoque tour à tour les faubourgs de la capitale dans leur diversité : "le quartier le plus sain est le faubourg Saint-Jacques" ; [12] "il y a plus d'argent dans une maison du faubourg Saint-Honoré que dans tout le faubourg Saint-Marceau", mais il use aussi, à plusieurs reprises, de l'expression "cabarets (ou gargotes) de (ou des) faubourgs", et surtout il a cette phrase : "Curieux de voir ce monde [*celui des "tavernes mal famées"*] je me couvris un jour d'une redingote brune, et je

14. Cit. dans A. Kleinclausz, *Lyon, des origines à nos jours...*, op. cit.

15. Robert de Hessel, *Dictionnaire universel de la France*, 1771, t. 1, p. 490.

16. Extrait de l'article paru dans le *Journal des Débats* du 8 décembre 1831, cité par Fernand Rude, *L'insurrection lyonnaise de novembre 1831*, Paris, Anthropos, 1969 (2^e éd.), p. 663.

17. Nous sommes persuadé qu'il en existe de plus précoces, mais, pour le prouver, il faudrait entreprendre une recherche systématique dans tous les écrits susceptibles de nous informer sur les visions familières de la ville au 18^e siècle.

m'enfonçai dans un faubourg"¹⁸. Aucun lieu ni quartier précis n'est plus cité, la ville est comme entourée par un brouillard d'infamie.

Il est vrai que Mercier, qui fut député à la Convention, n'avait pas forcément le peuple en horreur. Dans sa *Néologie*, parue en 1801, il s'interroge sur la façon la plus convenable de désigner "les habitants de la banlieue, des faubourgs", et propose d'adopter le mot "Suburbains", tant il est vrai, écrivait-il, que "l'esprit et l'oreille s'accordent pour repousser les mots faubourgs [ou] banlieue, et pour adopter ce signe pittoresque et sonore"¹⁹. Voilà qui en dit long sur le jugement que les possédants et les hommes d'ordre en général pouvaient avoir sur tout ce qui vivait et s'agitait aux marges de la ville, puisqu'il était proposé d'user d'un mot nouveau pour dissiper l'image associée à l'ancien. L'assimilation entre les faubourgs et la banlieue, assez étonnante à vrai dire, relevait du même sentiment : dès les portes franchies, commencent les ténèbres, vous aurez beau marcher et même entrer dans ces villages vivant dans l'orbite de la grande cité, tout là-bas est laid et suspect, sinon coupable. "Suburbain" – le mot est-il une invention de Mercier, ou, sinon, d'où vient-il ? – s'appliquera ensuite à la banlieue, non pas, on le verra, avec le contenu euphémique que Mercier entendait lui donner, mais à titre de simple qualificatif topographique, sans opprobre particulier. Faubourg n'aura pas cette chance.

La Révolution passée, le mot faubourg garde son contenu ambivalent, mais une nette décantation s'opère. A Paris, on continue à évoquer les faubourgs comme autant d'entités géographiques et sociales distinctes. Le faubourg Saint-Jacques, écrit-on en 1857²⁰, "forme la transition entre le faubourg Saint-Marceau et le faubourg Saint-Germain, c'est-à-dire entre les quartiers pauvres et les quartiers riches de Paris méridional". Les habitants des lieux considérés n'avaient d'ailleurs aucun scrupule pour désigner leur propre quartier par ce mot, comme une sorte de diminutif familial. "Les gens du faubourg Saint-Antoine n'appellent jamais autrement ce quartier célèbre que le faubourg", écrit Balzac²¹. D'autre part, certains faubourgs remarquables par tel ou tel trait pouvaient recevoir une sorte de surnom connu de tous [13], comme "le noble faubourg" pour désigner le faubourg Saint-Germain, lieu de résidence des familles titrées. Balzac use couramment de la locution, forgeant même l'adjectif "faubourg-saint-germanesque"²². "Noble faubourg" se rencontre plus tard dans les mémoires du baron Haussmann²³, et même encore chez le sociologue Maurice Halbwachs en 1909²⁴... Il y avait donc faubourg et faubourg.

18. Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, éd. d'Amsterdam, 1783-1788 ; ici : t. 1, p. 17, 254 ; t. 3, p. 211 ; t. 7, p. 204-205.

19. Suburbain, précisait-il, vient de "suburbanus", qui signifie "qui est des faubourgs, qui habite dans les faubourgs." [...] Louis-Sébastien Mercier, *Néologie ou vocabulaire de mots nouveaux à renouveler ou pris dans des acceptions nouvelles*, Paris, Moussard et Maradan, 1801, p. 266-271.

20. Théophile Lavallée, *Histoire de Paris...*, Paris, Lévy frères, 1857, t. 2, p. 316.

21. Honoré de Balzac, *La Comédie humaine. La cousine Bette*, éd. Pléiade, t. 6, p. 514 (roman paru en 1846).

22. Honoré de Balzac *La Comédie humaine. La duchesse de Langeais*, éd. Pléiade, t. 5, p. 960 (roman paru en 1834)

23. Baron Haussmann, *Mémoires*, Seuil, 2000, p. 822 (texte paru en 1890). La ligne du boulevard Saint-Germain, dit-il "coupait en deux l'angle de la rue de Bourgogne et du quai d'Orsay, pour pénétrer diagonalement dans le noble Faubourg jusqu'à la rue Saint-Dominique."

24. Maurice Halbwachs, *Les expropriations et le prix des terrains à Paris (1860-1900)*. Paris, Société nouvelle de Librairie et d'Édition, 1909, p. 66, 77.

Mais dès qu'il n'était plus question que du faubourg en général, ou des faubourgs, toute singularité s'évanouissait et s'imposait l'image d'un espace périphérique déshérité et pauvre. Les notables des lieux sans prestige savaient parfaitement mettre en avant le mot pour exposer leurs doléances. Ainsi en 1830, les "propriétaires ou habitants du Gros Caillou", un quartier alors un peu perdu au bout de la ville, réclamaient un meilleur entretien de leurs routes : "Les habitants des faubourgs, écrivaient-ils, sont peut être fondés à remarquer que les marbres et les granits prodigués dans le centre de la ville font un contraste bien choquant avec les boues qui encombrant leurs rues."²⁵ On est là très proche d'un contenu péjoratif ou dévalorisant. Et, comme au siècle précédent, nombre d'auteurs, entre 1800 et 1850, jouaient alternativement sur l'un et l'autre registre du mot. Balzac, pour qui le faubourg Saint-Germain était un faubourg à nul autre pareil, parlait aussi, comme Mercier, de "gargotes de faubourgs"²⁶; ailleurs, il évoquait avec mépris un "petit chirurgien de faubourg"²⁷, ou, pour dire l'origine populaire d'un personnage, parlait de son "origine faubourienne"²⁸, un qualificatif un peu étonnant sous sa plume et que nous retrouverons plus loin. Le mot faubourg restait un mot arrangeant.

Mais c'est le contenu péjoratif qui allait rapidement triompher. La fortune du mot tint au fait qu'après 1850 on l'employa couramment, à Paris tout du moins, pour désigner la nouvelle périphérie urbaine en développement. Pour les contemporains en effet, les communes en plein essor autour de Paris – Belleville, Charonne, Montmartre..., trop éloignées du centre pour n'avoir jamais eu le statut de faubourg au 18e siècle – n'étaient pas autre chose que les nouveaux faubourgs de Paris. Dès 1825, La Villette était considérée comme "une sorte de faubourg de la capitale"²⁹. En 1857, le préfet Haussmann affirmait que cet ensemble de communes représentait les "véritables faubourgs extérieurs [...] de la ville"³⁰ et le ministre de l'Intérieur évoquait, à la veille de l'annexion de ces communes en 1860, les "immenses faubourgs de la cité"³¹ qu'il lui fallait maintenant absorber. L'annexion accomplie, on parlait, pour nommer [14] ce territoire entourant maintenant le Paris central, aussi bien du "nouveau Paris", de la "périphérie", "des arrondissements excentriques" que des "faubourgs". Or, cette périphérie nouvelle était éminemment pauvre et usinière, c'était elle qui accueillait les Parisiens chassés du centre par les grands travaux³². Le Paris bourgeois de l'ouest était encore dans les limbes. Faubourg prit donc nettement le sens non ambigu de zone ouvrière ou pour le moins populaire, marquée par le labeur et la misère. Certes cette

²⁵. Cit. par Pierre Debofle, *La politique d'urbanisme de la ville de Paris sous la Restauration*, Thèse École des Chartes, p. 847 (dans le texte d'une pétition au maire du 10e arrondissement).

²⁶. Honoré de Balzac, *La Comédie humaine. Les paysans*, éd. Pléiade, t. 9, p. 82 : "Aussi, malgré les fleurs et l'air de la campagne, s'exhalait-il de cette chaumière la forte et nauséabonde odeur de vin et de mangeaille qui vous saisit à Paris, en passant devant les gargotes de faubourgs" (roman paru en 1845).

²⁷. Honoré de Balzac, *La Comédie humaine, Honorine*, éd. Pléiade, t. 2, p. 555 (roman paru en 1843).

²⁸. Honoré de Balzac *La Comédie humaine. Les paysans*, éd. Pléiade, t. 9, p. 273 (roman paru en 1845).

²⁹. Document d'origine militaire, cit. par John Merriman, *Aux marges de la ville. Faubourgs et banlieues en France 1815-1870*, Paris, Seuil, 1994, p. 58.

³⁰. Commission départementale faisant fonction de Conseil général de la Seine, *Mémoire présenté par M. le préfet de la Seine à la Commission départementale (session ordinaire de 1856)*, p. 7.

³¹. Commission départementale faisant fonction de Conseil général de la Seine, *Session extraordinaire de 1859*, Rapport de M. Delangle, ministre de l'Intérieur, p. 14.

³² La bibliographie est abondante sur la question ; voir, en dernier lieu, A. Faure, "Spéculation et société : les grands travaux à Paris au 19e siècle", in *Histoire, Économie et Société*, 2004, n° 3, p. 433-448.

périphérie allait rapidement évoluer, mais il fut un temps où le mot et le territoire qu'il désignait collaient parfaitement l'un à l'autre.

Les faubourgs, dans l'opinion dominante, c'était alors une ville à part, où des comportements différents du reste de la ville pouvaient s'observer dans la population. "On est frappé [...] de voir combien les enfants de moins de cinq ans sont plus nombreux dans les faubourgs que dans les dix premiers arrondissements", affirme le service de la Statistique municipale en 1888³³. Les faubourgs, c'était la ville des taudis : le chapitre d'un ouvrage écrit par le député et ministre Pierre Baudin³⁴, où il traite des fléaux accablant "la famille ouvrière" portait précisément ce titre : "Les faubourgs". Il y évoquait les jeunes filles "vouées aux appartements sans soleil et sans air des faubourgs". Les faubourgs, c'était aussi le terrain de chasse des souteneurs et des voleurs : "Le récidiviste opère dans la rue [...], non pas dans la rue heureuse où vous passez, mais dans la rue des faubourgs", dit le ministre Waldeck-Rousseau devant les députés en 1884³⁵. En vérité, une exécration réputation enveloppait tous les habitants des faubourgs dans l'opinion bourgeoise. Les gens qui se baignent dans le canal de la Villette sont "d'une immoralité flagrante", dit un rapport d'ingénieur municipal en 1877³⁶, mais quoi d'étonnant puisque le lieu est "hanté exclusivement par la population des faubourgs" ?

L'usage péjoratif du mot dans la bonne société parisienne ne fait aucun doute, mais avait-il ce même contenu de répulsion quand il était parlé d'autres villes, surtout des villes en développement ? La citation faite plus haut de Saint-Marc Girardin, à propos de Lyon en 1831, va dans ce sens. En 1835, des auteurs nantais parlaient des différences perceptibles "entre les hommes des faubourgs et ceux des quartiers riches"³⁷. Si tel était bien toujours le cas, faudrait-il y voir une contamination de l'usage né à Paris ou bien l'effet d'une croissance urbaine partout semblable dans ses formes ? La diversité de cette croissance³⁸ – même sous le sceau de l'industrie – fait hésiter sur la réponse. Peut-être, ici ou là, s'était-il créé un fort hiatus entre le mot et la chose, entre le sens et le sol. [15]

Mais, par une sorte de choc en retour, le mot allait s'intégrer au vocabulaire de la révolte ou la dénonciation sociale. Puisque le peuple souffrant habitait désormais les faubourgs, et que la cause de ce peuple était bonne, il s'accomplit chez ceux qui l'épousaient une transfiguration du mot. Déjà, quand des conseillers municipaux de gauche à Paris, en octobre 1871, évoquaient une population ouvrière "reléguée dans les faubourgs" alors que, remarquaient-ils, le "Paris privilégié" lui doit toute sa "gloire"³⁹, toute trace de réprobation avait disparu. Pour peu que l'on veuille aller au peuple, le mot venait naturellement sous la plume, comme chez ces prêtres modernistes, désireux

33. Préfecture de la Seine, *Annuaire statistique de la ville de Paris*, année 1888, p. 131. Ainsi en effet découpait-on souvent à l'époque l'espace parisien : le centre, c'était les arrondissements numérotés de 1 à 10, et les faubourgs – la périphérie – ceux de 11 à 20.

34. Pierre Baudin, *La vie dans la cité*, Paris, Librairie universelle, 1908, p. 45-59.

35. Waldeck-Rousseau, *L'Etat et la liberté*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, t. 1, 1906, p. 239.

36. Document du service des Canaux cité par Emmanuelle François, *Le XIXe du bassin de La Villette*, Mémoire de maîtrise, Université de Paris VII, 1984, p. 167-168.

37. A. Guépin et É. Bonamy, *Nantes au XIXe siècle. Statistique topographique, industrielle et morale...*, Nantes, Prosper Sebire, 1835, p. 488.

38. Voir le très éclairant recueil d'études rédigé par Annie Fourcaut, *La ville divisée. Les ségrégations urbaines en question (France, 18e-20e siècles)*, Grâne, Créaphis, 1996, 465 p.

39. *La situation industrielle et commerciale de Paris en octobre 1871. Rapport de l'enquête faite par une fraction du Conseil municipal*, 1871, p. 49-50.

d'entreprendre un travail social en quartier ouvrier, qui fondèrent peu avant 1900 une société dite "des prêtres des Faubourgs"⁴⁰. Mais ce sont les socialistes qui, le plus tôt, se mirent à user couramment du mot, comme lieu universel du peuple. Un journal d'extrême gauche de la fin du Second Empire disait d'Henri de Rochefort, leader alors adulé : "On l'aime au faubourg, celui-là, et il en est !" ⁴¹ Plus tard, la journaliste Séverine, dans un article du *Cri du Peuple*, en 1888, interpelle ainsi ses lecteurs : "mes chers amis de l'atelier ou de l'usine, mes camarades du faubourg"⁴². L'ouvriérisme passait désormais par le faubourg, comme dans cet apologue sur la maturité intellectuelle du peuple écrit par Jules Vallès : "Mettez cinquante perruques de cuistres en face de cinquante socialistes pauvres, jetez-leur une question vivante, et ce ne sera pas au faubourg, mais à la Sorbonne qu'il faudra mettre le bonnet d'âne."⁴³ Les faubourgs de Paris (ou le Paris des faubourgs) étaient devenus l'image à la fois symbolique et concrète de la classe ouvrière consciente et révolutionnaire. Plus tard, un article de *L'Humanité* saluant les succès communistes aux élections de 1924 en banlieue parisienne, contenait cette formule : "Paris a retrouvé ses faubourgs !" ⁴⁴ Belleville renaissait à Bobigny.

Il arrive souvent dans l'histoire de ces mots de la déqualification que les déqualifiés, ou leurs porte-parole, s'emparent du mot lui-même pour en faire le drapeau de leur cause : faubourg représente donc un bon exemple du phénomène que nous avons appelé l'appropriation de l'opprobre⁴⁵. Meilleur encore celui de faubourien. Ce qualificatif était en effet devenu usuel au début du 19^e siècle, nous l'avons vu, mais le mot avait quelque chose de vulgaire, à l'image de ceux qu'il visait. Selon un dictionnaire du bas langage publié en 1821, "soiffer pour boire est un mot de faubourien et aussi français que faubourien lui-même"⁴⁶. Le mot resta d'ailleurs [16] longtemps cantonné dans les dictionnaires d'argot, où il avait le sens non pas du tout d'habitant quelconque d'un faubourg quelconque, mais carrément d' "un homme, [ou d'] un enfant mal élevé", d'un "voyou" précise encore un traité spécialisé en 1856⁴⁷. Bref, un mot sans feu ni lieu, mais qui, parallèlement, faisait son chemin pour dire homme du peuple digne et fier. En 1848, un journal démocrate-socialiste s'intitula *L'Aimable faubourien, Journal de la canaille*⁴⁸, Il était expliqué au lecteur que le titre s'inspirait d'une formule qu'aurait eu Louis-Philippe, le roi que la révolution venait de chasser, quand il avait parlé des

40. J. H. Simon-Michel, *L'abbé Soulange-Bodin et Notre-Dame-du-Travail : mission et chrétienté dans un faubourg de Paris*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris IV, 1988, p. 45.

41. Le "et il en est" visait la conversion de Rochefort à la cause ouvrière, et non ses origines sociales puisque l'article soulignait qu'il y a peu encore, il allait "insouciant sur l'asphalte des quartiers élégants". Extraits du journal *Le Faubourg* (rédacteur en chef : Gustave Maroteau), n° 1, 26 février 1870.

42. Séverine, *Pages rouges*, Paris, H. Simonis Empis, 1893, p. 47 (article du 28 août 1888).

43. Jules Vallès, *Œuvres*, t. 2, la Pléiade, p. 743 ; extrait du *Réveil*, 7 déc. 1881. Ou encore dans un article de *La Rue* en 1867 : "J'aime le peuple, il me le rend un peu. Bien des mains noires ont serré les miennes dans les faubourgs." (Jules Vallès, *Œuvres*, t. 1, la Pléiade, p. 1148)

44. Cité dans Annie Fourcaut, *Bobigny, banlieue rouge*, Paris, Éditions ouvrières et Presses de la FNSP, 1986, p. 30.

45. Voir sur ce point A. Faure "Urbanisation et exclusions dans le passé parisien (1850-1950)", in *Vingtième siècle*, juil.-sept. 1995, p. 58-69.

46. G. Gougenheim, *La langue populaire dans le premier quart du 19^e siècle d'après le Petit Dictionnaire du Peuple de J. P. L. P. Desgranges (1821)*, Paris, Les Belles Lettres, 1929, p. 144.

47. Francisque-Michel, *Études de philologie comparée de l'argot...*, Paris, Firmin Didot, 1856, p. 421.

48. Reproduit dans *Les Révolutions du XIX^e siècle. 1848, La révolution démocratique et sociale*, t. 8, Paris, EDHIS, non pag. Le journal eut cinq numéros en juin 1848 et un numéro en mai 1849.

mesures à prendre pour maintenir "dans le devoir et la soumission la très-turbulente population de Paris, et ses aimables faubourgs". Un article de ce journal eut pour titre la "Lettre d'un faubourien sur [...] les ateliers nationaux."⁴⁹. Le faubourien, ou le faubourg incarné.

Mais à la fin du siècle, il apparut un usage populiste du mot, au service d'une représentation édulcorée du peuple des faubourgs, mièvre ou complaisante. Quand un chroniqueur parle des jeunes couturières, "pauvre et dur métier où s'usent vite les vingt ans de la fille de faubourg"⁵⁰, cela sent un peu l'eau de rose, tout comme cette phrase de Gustave Charpentier, l'auteur de l'opéra *Louise*, qui écrivait vers 1910⁵¹ : "Vous n' imaginez pas quel amour j'ai pour le peuple, le peuple du faubourg, celui qui chante, qui forge, qui espère, celui qui ramasse le pavé pour la barricade ou mène son gamin à l'école." Le ton sonne faux ici : c'est plus un goût pour une certaine couleur locale qu'un sentiment profond qui inspire le compositeur. Sa *Louise* – représentée pour la première fois en 1900 – reposait sur le conflit entre la passion libératrice vécue par la jeune ouvrière de Montmartre et la morale étriquée de ses parents qui la maintenaient en cage. Le faubourg qu'il met en scène dans son "roman musical" était plein de pères tragiques et grondeurs, de chiffonniers philosophes et de filles énamourées rêvant au Paris des plaisirs. La peur de la "banlieue rouge", nous le verrons, ne fera qu'accélérer l'évolution du mot vers une sorte d'image conservatoire et pittoresque du peuple de Paris où le faubourg n'est plus qu'un décor pour chanson réaliste⁵². La gargote de Mercier s'était transformée en cabaret artistique.

Aujourd'hui, l'usage du mot se ressent de cette histoire tumultueuse. Beaucoup hésitent à l'employer à propos de formes urbaines anciennes ou d'étapes historiques de la croissance urbaine qui ne cadreraient pas avec le contenu social attendu. Le géographe Bernard Rouleau, évoquant en 1996 [17] le très huppé faubourg Saint-Germain, trouve "malgré tout que l'appellation 'faubourg' est ici un peu abusive"⁵³. Dans un article qu'un journal local consacrait en 2000 à l'histoire de Concarneau, il était

⁴⁹. *L'Aimable faubourien...*, n° 2, 4-8 juin 1848. Nous ignorons les circonstances de cette phrase attribuée à Louis-Philippe – sans doute le débat sur les fortifications et les forts retranchés dont les canons étaient censés faire réfléchir les futurs insurgés... –, et où le qualificatif "aimable" semble employé pour son contraire. L'expression est citée aussi, en français dans le texte, par Frédéric Engels décrivant le déclenchement des journées de juin à Paris dans un article de *La Nouvelle Gazette rhénane* (K. Marx et F. Engels, *La Nouvelle Gazette rhénane*, t. 1, Paris, Éditions sociales, 1972, n° 26 du 26 juin 1848). Cette piquante citation aurait donc été alors au goût du jour... En 1870, certains articles du journal *Le Faubourg*, déjà cité, étaient signés "L'aimable faubourien". *Le Faubourien* fut aussi le titre d'une feuille qui eut quelques numéros en novembre 1870 – Quant à la "canaille", c'était une allusion aux vers d'Auguste Barbier dans le poème "la Curée" (paru dans *lambes* en 1832), magnifique ode aux combats de juillet 1830 où, dit le poète, "La grande populace et la sainte canaille / Se ruaient à l'immortalité." C'était déjà là un exemple d'appropriation d'une injure bourgeoise : ces gens de rien que vous méprisez, cette canaille, savent mourir pour leur cause et cette mort les sanctifient. Ce sous-titre fut néanmoins contesté et quand le journal reparut en 1849, il fut remplacé par celui de "Journal des honnêtes gens", subtile ironie.

⁵⁰. H. Boutet, *Métiers de Paris*, Paris, chez l'auteur, 1910, p. 102

⁵¹. Texte paru dans *Gil Blas*, s.d., cité par F. Andrieux, "Les fêtes de l'art social à Suresnes au début du siècle...", in *Bulletin de la Société historique de Suresnes*, 1991, p. 92.

⁵². Voir *L'Oeuvre* du 10 avril 1941 : "Fréhel chante [...] les meilleurs morceaux de son répertoire 'faubourg' avec réverbère à l'appui", cit. par le *Trésor de la langue française, Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe siècles (1789-1960)*, 1980, CNRS, t. 8, p. 682.

⁵³. Bernard Rouleau, "Des contrastes nécessaires à la ville", in Jacques Lucan, *Paris des faubourgs*, Paris, Picard, 1996, p. 15-18.

dit que le "Faubourg", le quartier neuf qui se développa aux 17^e et 18^e siècles aux portes de la célèbre Ville close, devint "contrairement à ce que l'on pourrait penser, le royaume des riches négociants"⁵⁴. Quoiqu'il en soit, de nos jours, le terme faubourg a un caractère nettement désuet ; son usage se limite à celui d'un synonyme un peu édulcoré du mot banlieue. Dans le même paragraphe d'un article du journal *Le Monde* en 2001 étaient évoquées "les banlieues difficiles" de Strasbourg, le dialogue délicat avec les "jeunes des quartiers", c'est-à-dire les habitants de ces banlieues, et cette phrase suivait immédiatement : "Chacun sait que, dans ces faubourgs, la main-d'œuvre qualifiée recherchée par les entreprises alsaciennes est une denrée rare"⁵⁵. Faubourg n'a pas ici la valeur topographique qu'il avait autrefois, mais, pour peu que le mot banlieue vienne à sa rescousse, on constate que son contenu péjoratif ancien – espace de relégation et d'opprobre – peut resurgir dans les représentations d'aujourd'hui.

C'est en effet le mot banlieue qui a remplacé faubourg dans le vocabulaire de la déqualification attachée aux lieux habités par les pauvres. Mais quelles furent les étapes de cette substitution langagière ? Il nous faut reprendre les choses du début, car le mot banlieue a naturellement sa propre histoire. Et, de tous les mots de la ville, c'est peut-être celui dont l'histoire est la plus heurtée, pour cette raison qu'il désigne des espaces soumis, depuis deux siècles au moins, à de profonds changements, et associés à des images très fortes, où la part d'imaginaire trahit ou travestit le réel souvent plus que de raison.

Les avatars de la banlieue

Attesté dès le 13^e siècle, sa racine est le mot *ban*, terme féodal signifiant le territoire sous la juridiction d'un seigneur, là où ses décisions sont l'objet de proclamations. S'appliquant à une ville, le terme de banlieue se mit à désigner l'étendue de pays, d'une lieue ou de plusieurs lieues – et la lieue variait d'une région à l'autre – soumise "à la juridiction et au pouvoir de commandement d'un seigneur urbain, le plus souvent une municipalité."⁵⁶ D'étendue fort variable d'une ville à l'autre, parfois inexistante, soit concédée par le roi ou un suzerain, soit conquise par empiètement progressif, la banlieue était un "îlot de droit urbain" [18] dans les campagnes environnantes⁵⁷ et dans lequel la bourgeoisie de la ville entretenait le plus souvent de multiples intérêts fonciers et économiques.

Notons au passage, pour faire un sort à une étymologie actuelle bien ancrée, mais fantaisiste, que banlieue et bannissement sont deux notions différentes⁵⁸. Bannissement est un autre dérivé du mot *ban* – songeons à des expressions comme être "au ban de", ou "en rupture de ban" –, il n'est en rien un fils de banlieue. On pouvait être banni de la banlieue d'une ville. Citons les *Établissements de Bordeaux* parlant, au 13^e siècle, des

⁵⁴. Article de Stéphane Jézéquel, in *Le Télégramme*, 16 juillet 2000, p. 12.

⁵⁵. Michel Scotto, "Strasbourg ne sait pas comment faire face au rituel des voitures brûlées", in *Le Monde*, 1^{er} février 2001.

⁵⁶. Michel Bochaca, *La banlieue de Bordeaux. Formation d'une juridiction municipale suburbaine (vers 1250- vers 1550)*, Paris, L'harmattan, 1997, p. 8.

⁵⁷. Michel Bochaca, *La banlieue de Bordeaux...*, *op. cit.*, p. 170.

⁵⁸. "Le terme de banlieue signifie à la fois région périphérique, lieu où on chasse les gens et pays soumis à l'autorité centrale", affirme Bernard Marchand, "La banlieue des grandes villes : enfer... ou bouc émissaire", in Jean-Pierre Renard dir., *Le géographe et les frontières*, L'harmattan, 1997, p. 220-221.

"meurtriers [...] bannis de Bordeaux et de la banlieue"⁵⁹. Certes il y avait bien l'idée de dépendance d'une périphérie par rapport à un centre, mais la banlieue n'était pas pour autant un territoire subordonné en droit à la ville, ou encore moins assimilé à elle, comme les faubourgs. Du fait des intérêts qu'elle y avait, mais aussi pour la bonne marche des échanges locaux, la ville exerçait un contrôle sur cet arrière-pays tombé dans son orbite. Cela se marque par exemple dans la titulature des corporations d'arts et métiers qui, au 18^e siècle au moins, incluait la banlieue, quand la ville en avait une. Le *Règlement concernant la communauté des maîtres cordonniers de la ville, fauxbourgs et banlieue d'Orléans*⁶⁰ est un cas parmi des dizaines. Évoquons aussi un édit royal de 1772 qui réglementait "les contraintes par corps pour dettes civiles dans la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris."⁶¹ Un débiteur qui pouvait avoir l'idée d'aller se cacher à Passy ou à "Yvri", deux des quarante et une localités figurant alors au "dénombrement de la Banlieue de Paris"⁶², savait que les gardes du commerce avaient désormais le pouvoir de l'y aller chercher. La banlieue, c'était l'œil de la ville sur ses alentours.

Mais tout n'allait pas dans un seul sens. Les effets de la proximité et l'importance des échanges pouvaient faire que la banlieue existe déjà comme conscience locale ou du moins que des groupes d'habitants aux intérêts communs s'approprient le mot pour se définir face à la ville et revendiquer leur droits. Ainsi en 1789, dans les cahiers de doléances rédigés par les paroisses autour de Paris, il est souvent question des plaintes formulées par les "habitants de la banlieue". Étaient ainsi dénoncés la prétention des autorités à interdire l'accès des voiries parisiennes aux cultivateurs, habitués à y trouver un engrais gratuit, ou encore l'insupportable arbitraire des Fermiers généraux voulant, dit un mémoire⁶³, "assujettir les habitants de la banlieue" à certaines taxes sur les marchandises consommées par eux, alors que les droits d'octroi "ne peuvent être perçus que dans les villes closes et leurs faubourgs." [19] La capitale sait bien faire appel à nous pour son approvisionnement quotidien, qu'elle nous permette donc, à nous "malheureux cultivateurs", de travailler et de vivre, pensaient ces paysans. Sous le sceau de la ruralité, on voit s'esquisser les images des périodes à venir : celle la ville-marâtre, dont les décisions pèsent d'un poids considérable sur la vie locale, et celle d'un appendice fort utile à la ville, mais déconsidéré, sans qualité.

Une décision de l'année 1790 montre bien quel rôle était appelée à jouer la banlieue aux yeux des autorités centrales. Lors des discussions sur la création des départements, le problème surgit de savoir quelle extension il convenait de donner à celui où serait

⁵⁹. Michel Bochaca, *La banlieue de Bordeaux...*, op. cit., p. 45.

⁶⁰. *Règlement concernant la communauté des maîtres cordonniers de la ville, fauxbourgs et banlieue d'Orléans du 28 mars 1783*, Orléans, chez Rouzeau-Montaut, 6 p.

⁶¹. *Édit du roi, portant création de dix officiers-gardes du commerce, & règlement pour les contraintes par corps pour dettes civiles dans la ville, fauxbourgs & banlieue de Paris. Donnée à Fontainebleau au mois de novembre 1772...*, Paris, chez P. G. Simon, 1773, 7 p.

⁶². On trouve dans l'Abbé Expilly, *Dictionnaire géographique, historique et politique des Gaules et de la France* (paru en 1762) à l'article "Banlieue", un tableau du "dénombrement de la Banlieue de Paris", fort de 41 "lieux ou articles". Le tableau du "dénombrement de la Banlieue de Rouen" est suivi dans l'ouvrage de cette définition : "On appelle de ce nom un District de la Généralité de Rouen, qui s'étend aux environs de la ville de ce nom." Le périmètre de ces banlieues à l'ancienne mode étaient d'ailleurs bien plus considérable que celui des banlieues modernes.

⁶³. *Mémoire pour servir à la confection du cahier de doléances des habitants de la banlieue de Paris, rédigé par Darigrand et signé des syndics de 20 paroisses*, cité par Ch. L. Chassin, *Les élections et les cahiers de Paris en 1789*, t. IV, *Paris hors-les-murs*, Paris, Jouaust et Sigaux, 1889, p. 189-219.

Paris. L'Assemblée nationale décida finalement de le borner à Paris même, mais "accompagné d'une banlieue assez étendue pour renfermer tous les établissements nécessaires aux besoins journaliers de cette ville, tels que ses boucheries, ses voiries, ses cimetières, ses carrières, une partie de ses jardins, etc"⁶⁴... D'où les "trois lieues de rayon, à partir du parvis Notre-Dame" concédées au département dit de la Seine et dont les districts, puis arrondissements, de Saint-Denis et de Sceaux allaient constituer, de fait, la banlieue de Paris pendant un siècle et demi. La notion était quoiqu'il en soit trop confuse et trop particulière pour que la banlieue conservât une existence officielle ou juridique dans les nouveaux découpages territoriaux, mais le mot se perpétua, y compris dans le langage administratif ou politique, lié en l'occurrence à l'idée d'une zone hors-les-murs à la fois nourricière et sanitaire.

Pour ce qui va suivre, on trouvera sans doute que la part faite à Paris est trop belle. C'est un effet de la centralisation dans l'historiographie des villes françaises, mais aussi la rançon inévitable du primat de Paris dans le développement du phénomène banlieue et donc dans la vie du mot. Paris est aussi la capitale de la banlieue.

Jusque vers 1850, au moins, qui dit banlieue, à Paris, pense d'abord campagne. C'est le mot rural qui est le plus communément associé au mot banlieue. On parle des "communes rurales" autour de Paris, des deux "arrondissements ruraux du département de la Seine"⁶⁵, en mettant derrière ce mot un mélange de paysans, de boutiquiers et de petits rentiers⁶⁶. La banlieue évoque alors irrésistiblement l'idée de plaisir, celui d'une promenade au bon air ou même d'une sortie au spectacle dans un lieu agreste. En 1817 le privilège des "spectacles de la banlieue" – c'est-à-dire le droit d'y donner des pièces – avait été cédé à un entrepreneur qui avait construit lui-même des théâtres dans les communes. Le préfet de la Seine, en 1830, [20] remarquait que "la classe ouvrière de Paris qui va se délasser de ses travaux dans les campagnes environnantes forme la grande partie des spectateurs qui assistent au théâtre de la banlieue."⁶⁷ Certains, comme l'essayiste Hippolyte Meynadier⁶⁸, se désolaient de la disparition des ombrages sous la poussée des "petites maisonnettes" construites pour les "bourgeois d'outre-faubourg", responsables à ses yeux de la formation d'une horrible "banlieue anti-champêtre", mais surtout, à côté de la villégiature, d'autres réalités commençaient à s'imposer. Le paysage était de plus en plus déparé par l'installation d'établissements peu ragoûtants, comme par exemple un dépotoir à La Villette : "La Ville de Paris a pris une fâcheuse habitude d'égoïsme vis-à-vis des communes rurales", commente un journaliste en 1844⁶⁹. L'industrie également était rapidement devenue une habitante envahissante des lieux,

⁶⁴. Cit. par Fernand Bournon, *La création du département de la Seine et son étendue (1789-1790)*, Paris, Honoré Champion, 1897, 22 p.

⁶⁵. Comme dans cette phrase : "Les douze arrondissements de Paris, et même les deux arrondissements ruraux du département de la Seine, forment, au point de la salubrité, un tout qu'il n'est pas possible de fractionner" (Archives nationales, carton F⁸ 171, "Instructions du préfet de Police à MM. les membres des commissions d'hygiène", document imprimé daté du 22 septembre 1852).

⁶⁶. Le qualificatif de rural n'a à l'époque rien de péjoratif, nuance qu'il prendra à la fin du Second Empire, au moins un temps, dans le discours politique. Voir *infra*

⁶⁷. Cit. par Marc Girod, "L'urbanité des faubourgs : les théâtres de la banlieue parisienne (1817-1932)", in *Recherches contemporaines*, n° 2, 1994, p. 117.

⁶⁸. Hippolyte Meynadier, *Paris sous le point de vue pittoresque et monumental ou éléments d'un plan d'ensemble de ses travaux d'art et d'utilité publique*, Paris, Dauvin et Fontaine, 1843, p. 198-199.

⁶⁹. *Gazette municipale de la Ville de Paris*, février 1844, cit. par Lucien Lambeau, *La Villette*, Paris, Ernest Leroux, 1926, p. 304.

d'où parfois des transitions curieuses dans la façon de dire, comme cette phrase de journal en 1846 : "On ne peut nier l'importance commerciale et industrielle des deux arrondissements ruraux du département de la Seine"...⁷⁰ Dorénavant pour parler d'Ivry ou de La Villette, on évoquera plutôt des "communes industrielles [...]" dont toute la vie réside dans les usines"⁷¹. Le langage suivait donc les mutations de cet espace, déjà en proie au mauvais goût pour les uns, ou bien pour d'autres en passe de devenir un pur et simple espace de rebut où la grande industrie pouvait s'étaler à l'aise.

Les historiens de Paris évoquant cette époque usent volontiers d'une autre expression qu'ils pensent avoir été aussi des plus courantes après la construction des fortifications en 1840-1841, celle de "petite banlieue" pour désigner les communes incluses dans le nouveau périmètre. En 1991 par exemple, Philippe Vigier écrit que "étroits et divers sont les liens qui unissent Paris à ces communes de "petite banlieue [...]" enfermées comme les quartiers parisiens par le mur des fortifications."⁷² A espace singulier, expression singulière ? En fait, "petite banlieue" n'avait point du tout la fréquence qu'on lui prête aujourd'hui. L'expression se rencontre, il est vrai, et dotée de l'acception géographique très précise donnée par les auteurs. Un journaliste en 1846 cite, pour la combattre, l'opinion de ceux qui vont disant : "Réunissons à la métropole les importantes communes de la petite banlieue qui se pressent entre le mur de l'octroi actuel et [...] l'enceinte continue."⁷³ Mais n'est-il pas symptomatique que dans les nombreux textes produits à l'occasion précisément de cette annexion, en 1859-1860, elle brille par son absence⁷⁴ ? Le qualificatif "suburbain", sans nul rapport désormais avec les faubourgs, [21] était finalement plus courant, concurremment à "rural", nous venons de le voir. On écrivait par exemple : "Des commissionnaires craignent le ralentissement de l'activité commerciale sur tel point donné de la banlieue suburbaine."⁷⁵ "Petite banlieue" était simplement une forme d'époque pour proche banlieue, *intra* ou *extra muros*. L'expression perdure d'ailleurs : en 1909, par exemple, un agent d'affaires publie une "liste des maisons de rapport [...] à vendre ou à louer à Paris et dans la petite banlieue", à savoir, précise-t-il, "jusqu'à 1/2 heure ou 20 K. de Paris en chemin de fer."⁷⁶ Petit est une question de distance, donc de vitesse et de temps. D'autre part, à l'époque, s'il y avait une petite banlieue, c'est qu'il y en avait une grande. Nous n'en connaissons qu'une occurrence, et de nature littéraire. Gérard de Nerval écrit, évoquant un séjour à Senlis : "On ne prenait pas d'ordinaire de passeport pour visiter la grande banlieue de Paris."⁷⁷ La phrase atteste en tout cas un usage banal de la locution. Cette façon de dire la distance ne s'est pas modifiée puisque "grande banlieue" s'emploie toujours. "Notre

⁷⁰. *La Banlieue, revue mensuelle*, n° 1, octobre 1846.

⁷¹. *Observations sur le projet d'annexion à la capitale des communes suburbaines*, lithographié chez Montigny, 19 mars 1859, 11 p., p. 6.

⁷². Philippe Vigier, *Paris pendant la monarchie de Juillet*, Hachette, coll. Nouvelle histoire de Paris, 1991, p. 242.

⁷³. *La Banlieue, revue mensuelle*, n° 2, novembre 1846, article d'Oscar Jungmann du Chatellier – Je remercie Virginie Capizzi de m'avoir mis sur la piste de ce texte.

⁷⁴. Voir les nombreux documents cités par Nathalie Montel, "Chronique d'une mort non annoncée. L'annexion par Paris de sa banlieue en 1860", in *Recherches contemporaines*, n° 6, 2000-2001, p. 217-254.

⁷⁵. Commission départementale faisant fonction de Conseil général de la Seine, *Session extraordinaire de 1859 sur l'annexion*, p. 44 (rapport du préfet Haussmann).

⁷⁶. *Liste des maisons de rapport... à vendre ou à louer à Paris et dans la petite banlieue*, publiée par J.-B. Boisselot (sept numéros parus du 1er octobre 1909 au 1er juin 1910).

⁷⁷. Gérard de Nerval, *Les Filles du feu*, éd. Garnier-Flammarion, 1965, p. 57 (texte paru en 1854).

grande banlieue" écrivait Brigitte Gros en 1970 pour qualifier les communes de Meulan et d'Aubergenville, en Seine-et-Marne⁷⁸. Ces qualificatifs de grand ou de petit expriment, à chaque époque, les différents degrés du semblable.

L'annexion de 1860 rendit en quelque sorte la banlieue à elle-même puisque les limites du département de la Seine – la nouvelle "petite banlieue", si l'on veut... – resteront inchangées jusqu'au nouveau découpage départemental de 1964, mais sa remarquable croissance démographique et économique allait amplifier, tout en le compliquant, l'usage du mot dans les discours et les textes.

Jusque vers 1914, et même bien au-delà, subsiste l'image, ou plutôt la valeur, d'une banlieue restée campagne aux portes de Paris, mais une campagne maintenant sans caractère rural ou agricole, sans paysans ou même habitants, essentiellement peuplée d'arbres et de jolis endroits pour se poser. Banlieue égale bonté de la nature, de multiples textes le disent. "Ah ! mes beaux dimanches de la banlieue lorsque j'avais vingt ans !", écrivait Émile Zola, nostalgique de ces instants de "liberté dans les grands bois"⁷⁹. Qui sont "les voyageurs du dimanche pour les banlieues de Paris" prenant d'assaut les trains afin d'aller respirer "l'air pur des champs", sinon "l'ouvrier laborieux [...] avec sa famille"⁸⁰ ? Pendant longtemps, la banlieue, ce fut les vacances à petit prix. A la déclaration de la guerre, en 1939, "je me souviens, on revenait de vacances [...] On louait une chambre chez l'habitant dans la banlieue parisienne"⁸¹. [23] Les lotisseurs et les constructeurs de pavillon savaient très bien faire vibrer la fibre rousseauiste du public parisien : "Le souci de l'hygiène et de l'économie commande [...] à tout chef de famille prévoyant de quitter Paris et d'installer son foyer à la campagne, c'est-à-dire dans la banlieue."⁸² Après la révolution, prophétisaient des syndicalistes, le premier mouvement des travailleurs sera de fuir les "cages à mouches" des villes entassées et de "s'essaimer vers les banlieues et [...] y édifier des cottages où le 'chez soi' se pourrait mieux savourer."⁸³

Mais cette banlieue de miel et de lait se heurtait au même moment à la conscience d'une autre banlieue, celles des usines et des fumées, une banlieue qui, elle, avait tout pour déplaire. Le texte qui suit, datant de 1912, rassemble en une seule phrase les thèmes et les images alors associés à cet espace repoussoir : "La banlieue immédiate de Paris, vaste plaine qui fait le tour presque entier de la ville et se prolonge jusqu'à deux ou parfois quatre kilomètres des fortifications [*est une*] plaine parsemée d'usines malodorantes, de carrières, de cultures maraîchères empestant le fumier, pis encore, la *gadoue*, de misérables habitations ou de villes industrielles fort laides." ⁸⁴ On retrouve

⁷⁸. Brigitte Gros, *Quatre heures de transport par jour*, Paris, Denoël, 1970, p. 3.

⁷⁹. Émile Zola, "La banlieue", in *Aux champs*, rééd. Rumeur des âges, 1994, p. 41 (article paru dans *Le Figaro* du 25 juillet 1881).

⁸⁰. Exposition universelle de 1867, *Rapports des délégations ouvrières*, t. 1, *Facteurs de pianos, accordéons, orgues-harmoniums*, p. 67.

⁸¹. Paroles de Victor Zigelman, cit. par Françoise Morier dir., *Belleville, Belleville. Visages d'une planète*, Paris, Créaphis, 1994, p. 181.

⁸². Marius Tranchant, *L'habitation du Parisien en banlieue. Après le travail à Paris, le repos à la campagne*, Paris, 23 boulevard du Montparnasse, s.d., p. 5.

⁸³ Émile Pataud et Émile Pouget, *Comment nous ferons la révolution*, Paris, Librairie illustrée J. Taillandier, s.d. [1909], p. 148. Ouvrage remarquable, qui appellerait une réédition.

⁸⁴. J. Bertot, *Guides du cycliste. Les plus belles excursions des environs de Paris*, C. Mendel, 1912, cit. par Jacques Borgé, et Nicolas Viasnoff, *Archives de la banlieue parisienne*, Paris, Trinckvel, 1994, p. 126.

encore la question délicate du proche et du lointain. Quand Henri Sellier, en 1915, parle des "employés du centre" qui ne pouvant plus vivre près de leur travail "ne s'arrêtent pas à la périphérie de la cité de plus en plus industrielle et empoisonnée", mais "vont plus loin, vers les champs, vers la verdure, vers le soleil"⁸⁵, visait-il les faubourgs de Paris – La Villette, Javel, Belleville ... – ou bien "la banlieue immédiate" évoquée dans la citation précédente – Saint-Denis, Aubervilliers, Ivry ... – ou bien encore, comme cela arrive dans d'autres textes de la même époque, mettait-il dans le même sac ces faubourgs misérables et cette banlieue puante ? Un tel flou était bien le produit du heurt entre ces deux images contradictoires de la banlieue, objet à la fois de désir et de répulsion.

Mais les choses allaient se compliquer encore par l'entrée en scène de la banlieue elle-même, ou plus précisément des banlieusards. En effet, la sous-représentation de la banlieue au sein des institutions du département et les griefs accumulés contre Paris dans des communes en plein développement (question de l'abonnement aux hôpitaux de Paris, question du rejet en Seine des eaux d'égouts de la capitale, etc...) créa un contexte polémique dans lequel apparut le mot banlieusard. L'occasion en fut, au mois de mai 1889, une élection sénatoriale très disputée où les délégués désignés par les communes de banlieue pour participer au vote [23] avaient porté leur suffrage sur un candidat républicain modéré qui se disait aussi "candidat des justes revendications de la banlieue"⁸⁶. Il aurait alors été traité de "candidat banlieusard" par les délégués parisiens radicaux, outrés aussi du cri de "A bas Paris !" qui aurait salué l'élection. Un leader parisien rapportant ce dernier épisode en concluait que "nos concitoyens de la Banlieue" avaient été emportés par un "souffle rural"⁸⁷. Avec ce mot, on voit combien était forte aussi l'image d'une banlieue peuplée de campagnards arriérés aux penchants réactionnaires⁸⁸. La banlieue rend bête. "Banlieusard" voulait donc évoquer un rustre installé à la porte de la ville, en rien touché par sa grâce. L'épithète fut reprise par les intéressés, exactement comme faubourien l'avait été en son temps, même s'il n'était plus question ici de prolétaires à la recherche d'un drapeau, mais simplement de notables et d'élus locaux à la recherche de pouvoir. "Hardi, les banlieusards, puisque banlieusards il y a", écrit un journaliste du *Républicain de Levallois* en 1890 à propos d'autres élections à venir. Et il précisait que "ce sont les représentants de Belleville et de La Villette qui nous ont gratifiés de ce vocable quelque peu faubourien"⁸⁹. Façon de dire que le mot était un mot vulgaire, forgé par des connaisseurs du bas langage et destiné à jeter l'opprobre sur d'honorables concitoyens réclamant pour leurs droits face au sans-gêne d'une cité arrogante.

⁸⁵. Henri Sellier, *Les banlieues urbaines et la réorganisation administrative du département de la Seine*, Paris, M. Rivière, 1920, p. 34-35. La rédaction du texte date en effet de 1915.

⁸⁶. Cité par Bruno Waraschitz, *Les élections sénatoriales dans le département de la Seine de 1876 à 1914. De la volonté d'hégémonie politique de Paris à la primauté électorale de la banlieue*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris IV, 1989, p. 90.

⁸⁷. Paul Strauss dans un article du journal *Paris*, cit. par Aline Muller, *Les relations Paris-banlieue ouest de 1884 à 1900 (canton de Neuilly) d'après la presse locale*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris X-Nanterre, 1988, t. 2, p. 14-15.

⁸⁸. Trace évidente en même temps de la persistance, dans le discours politique républicain, de l'usage du mot "rural" pour qualifier les masses paysannes réputées réactionnaires. Voir Raymond Huard, " 'Rural', la promotion d'une épithète et sa signification politique et sociale, des années 1860 aux lendemains de la Commune", in *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, oct.-déc. 1998, p. 789-806.

⁸⁹. Citation d'un article de Charles Mirande paru dans *Le Républicain de Levallois* du 7 déc. 1890, cit. par Aline Muller, *Les relations Paris-banlieue ouest de 1884 à 1900... , op. cit. , 1988 , t. 2, p. 16.*

Dès cette époque, banlieusard devint d'usage courant, et dans la bouche même des intéressés, répétons-le, du moins chez leurs divers porte-parole. Le slogan du "Syndicat général de la Banlieue parisienne", un groupe d'intérêts de notables, était : "Banlieusards, venez à nous."⁹⁰ En 1909, un tract du Parti socialiste (section d'Alfortville), titré *La banlieue est écrasée*, contenait cette formule : "Le Banlieusard paie plus que le Parisien et obtient moins."⁹¹ Mais c'est avec une acception plus précise que le mot passe alors dans la langue : le banlieusard est celui qui habite la banlieue, bien sûr, mais qui n'y travaille pas, qui prend tous les matins le train ou le tramway, le plus souvent pour Paris, et rentre le soir chez lui par le même moyen. Qui dit banlieusard dit et pense transports en commun. Il ne faut pas avoir peur, dit une pétition circulant à Asnières vers 1900 et réclamant des horaires plus adaptés, que les compagnies de chemin de fer puissent dire : "Vous voyez que ces banlieusards ne sont jamais contents."⁹² Récemment, écrivait un journaliste en 1913⁹³, il y avait du brouillard sur la banlieue : "Les banlieusards, qui doivent chaque matin rentrer à l'atelier ou au magasin, étaient inquiets." Le plus remarquable [24] est qu'en dépit des avatars contemporains du mot banlieue, le mot banlieusard a gardé jusqu'à nos jours ce même contenu : un salarié dont la vie est marquée par les horaires de transport, plus ou moins trimbalé sinon exploité par des réseaux décrits soit comme obsolètes soit comme monstrueux ou inhumains. Le *Livre noir des transports parisiens*, en 1970, parle des "800.000 banlieusards" qui chaque jour "viennent travailler à Paris"⁹⁴. Brigitte Gros, déjà citée, évoque le calvaire quotidien de ses administrés : "Le train était bondé de banlieusards, épuisés par leur journée de travail."⁹⁵ Son ouvrage inspira un célèbre film réalisé en 1972 par Gérard Pirès et intitulé précisément, *Elle court, elle court, la banlieue*. Citons enfin *Le Monde* qui titrait, le 25 juin 2002, sur "les tribulations quotidiennes des banlieusards". Comme si ce mot avait toujours plus ou moins servi à penser qu'il ne saurait exister de population vivant sur place en banlieue – la banlieue, c'est pas une vie – et qu'autrement dit la banlieue ne saurait exister sans Paris. Transposons le vieux slogan : l'État ne nous transporte pas, il nous nomme.

On ne saurait non plus quitter le mot banlieusard sans ajouter que, cette question des transports mis à part, il a toujours gardé une nuance péjorative, ce qu'il doit à sa naissance. Il n'est pas impossible qu'il ait pu être employé quelque temps dans son sens premier de paysan attardé, de rural. C'est peut-être ainsi qu'il faut comprendre une phrase curieuse du journal *Le Travailleur du bâtiment*, qui, en avril 1907, décrit ainsi un cortège de grévistes dans les rues d'une petite ville après le succès du mouvement⁹⁶ : "Les boutiquiers et les six pandores d'Évian-les-Bains virent défiler, non pas un cortège

⁹⁰. On le trouve dans les numéros du journal du syndicat, *La Banlieue, organe des intérêts généraux de la Petite et Grande banlieue*, qui paraît en 1908 et 1909.

⁹¹. Louis Comby *Alfortville, commune de banlieue*. Thèse de 3e cycle, Université de Paris, 1966, p. 141 bis. Édition postérieure sous le titre : *Alfortville (1860-1929) : au confluent des libertés*. Val Arno, 1987. Le texte se trouve p. 146, mais est tronqué.

⁹². Cit. par Martine Dubesset, *L'émergence d'une population ouvrière dans la commune agricole de Gennevilliers (1874/1880-1914)*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris X-Nanterre, 1982, p. 98.

⁹³. Article signé P. E., "Paris dans le brouillard", in *La Bataille syndicaliste*, 2 février 1913.

⁹⁴. Fédération des comités d'usagers des transports en commun de la région parisienne, *Livre noir des transports parisiens*, Paris, s.d. [1970], p. 12.

⁹⁵. Brigitte Gros, *Quatre heures de transport par jour, op. cit.*, p. 11.

⁹⁶. Cité par Yves Le Maner, "Le Travailleur du bâtiment". Mémoire de maîtrise, Université de Paris I, 1975, p. 214. Ce journal était l'organe de la Fédération du bâtiment de la CGT avant 1914.

de Banlieusards avec des fétiches et des amulettes, mais la classe travailleuse, prenant conscience d'elle-même." Quoiqu'il en soit, il est clair que le mot rebute et que certains se refusent manifestement à l'utiliser comme raccourci commode pour habitants de la banlieue. En 1904, le directeur de l'Assistance publique disait dans une réunion à propos des gens résidant en banlieue et ayant leur emploi à Paris : "Qui pourrait dire si ce sont là des Parisiens ou des suburbains ?"⁹⁷ En 1934, un journal de banlieue, *Le Petit Nogentais*, lança un concours sur le thème : "Quel nom donner aux habitants de la banlieue ?" On écarta le mot de "blédard", qui dut apparaître de la même eau trouble que banlieusard, pour couronner le mot "périparisien"⁹⁸. En banlieue, dirait-on, tous les chemins du langage menaient à Paris.

Mais depuis quand le mot banlieue sert-il à donner un nom à certains peurs ? Au 19^e siècle, la banlieue ne faisait pas peur, ses habitants étaient plutôt réputés conservateurs : "La garde nationale de la banlieue [25] était vaillante contre les insurrections", écrivait Hugo à propos de l'émeute de 1832 qu'il décrit dans *Les Misérables*⁹⁹. La banlieue ne sentait pas bon, c'est une affaire entendue, mais on faisait avec, et le banlieusard toujours entre deux trains semblait plus à plaindre qu'à craindre. Mais avec les succès électoraux du Parti communiste en banlieue parisienne, au début des années 1920, naît la "banlieue rouge". L'expression a-t-elle surgi à l'occasion d'une péripétie électorale précise, comme banlieusard en son temps ? Nous l'ignorons, mais comme souvent en pareil cas, l'épithète mal sonnante au départ – qu'aurait pensé et dit l'habitant de Neuilly ou du Vésinet si la presse avait parlé de "banlieue blanche" ? – fut reprise tel un drapeau par les groupes et les appareils visés par elle. *Banlieue rouge* est le titre de plusieurs journaux communistes¹⁰⁰, et probablement celui de nombreux articles ou de tracts d'extrême-gauche. A vrai dire, il était à l'époque une autre expression, concurrente et peut-être plus courante, celle de "ceinture rouge", qui exprimait à la perfection l'image fautive mais terriblement efficace d'un Paris complètement vidé de ses usines et de ses prolétaires, assiégé désormais par "des cités satellites industrialisées"¹⁰¹ formant la ronde autour de lui et n'attendant que le moment propice pour fondre sur ses richesses et s'emparer de l'État. Là encore, constatons que l'expression était utilisée aussi dans le camp adverse, celui en l'occurrence des assiégeants¹⁰², mais on voit bien que banlieue tendait déjà s'imposer dans les représentations comme le lieu où campe "la population ouvrière, chassée du centre", où les "refoulés"¹⁰³ de la grande ville, abandonnés de Dieu et des hommes, ne songeaient qu'au moment délicieux et terrible du règlement de compte final avec la civilisation.

⁹⁷ . Procès-verbal du Conseil de surveillance de l'Assistance publique, 1er décembre 1904.

⁹⁸."Périphérien" ou "circumparisien" furent également proposés. Cit. par Marie-Claude Blanc-Chaléard, *Les Italiens dans l'est parisien des années 1880 aux années 1860. Une histoire d'intégration*. Publications de l'École française de Rome, 2000, p. 273.

⁹⁹. Victor Hugo, *Les Misérables*, éd. Pléiade, p. 1232 (roman paru en 1862).

¹⁰⁰. *Banlieue rouge* par exemple était l'organe des "sous-rayons communistes de la banlieue nord-est de Paris" (CD-Rom Maitron, notice "Charles Piétri" rédigée par Claude Pennetier).

¹⁰¹ . Édouard Blanc, *La ceinture rouge*, Paris, Spès, 1927, p. 135-136 .

¹⁰².Titre d'un article de Georges Sadoul dans le magazine communiste *Regards* en juin 1935 : "Ceinture rouge. Au pays des mal-lotés", cit. par Annie Fourcaut, *La banlieue en morceaux. La crise des lotissements défectueux en France dans l'entre-deux-guerres*, Grâne, Créaphis, 2000, p. 176.

¹⁰³. Pierre Landhe, *Le Christ dans la banlieue. Enquête sur la vie religieuse dans les milieux ouvriers de la banlieue de Paris*, Paris, Plon, 1927, p. 3, 12-13.

Cependant, aux yeux de certains, si un tel péril politique existait c'est parce qu'on laissait la banlieue aller à vau-l'eau : personne ne contrôle plus rien, ni l'industrialisation ni le peuplement. Par conséquent, "l'agglomération parisienne" – le terme se répand alors dans la littérature administrative et dans la presse – avait besoin de façon urgente d'un "plan d'aménagement" – le mot aménagement fait alors florès, avec la banlieue au centre des dispositifs –, bref il fallait entreprendre "ce qu'on pourrait appeler une *politique de la banlieue parisienne*"¹⁰⁴. C'était un peu les noces entre les mots Politique et Ville qui étaient célébrées alors, avec la banlieue dans la corbeille de mariage.

Visant un espace depuis toujours réputé sans qualité et désormais affublé d'une réputation d'extrême dangerosité politique et sociale, le mot banlieue n'entraîne pas sous les meilleurs auspices dans la période suivante [27], celle d'après 1945, période marquée par le formidable développement du logement social et le remodelage administratif de la région. Le mot perd aussi sa spécificité parisienne, tant il apparaît clair que la croissance urbaine est désormais partout en France la seule affaire des banlieues. Un honneur qui dans le discours ressemble plutôt à une indignité.

Comme les lotissements dans les années 1920, les grands ensembles construits dans les années 1960 ont frappé les contemporains par leur surgissement soudain dans le paysage habité. *France-Soir* parle en 1965 des "nouveaux électeurs des cités champignons de banlieue"¹⁰⁵. Beaucoup pensent – et mai 1968 en a sans doute multiplié le nombre –, que ces barres et ces tours sont d'abord et avant tout le lieu de relégation des populations pauvres chassées des villes-centres. Les "quartiers d'habitation jadis populaires" sont rasés et "les anciens habitants sont exilés dans les cités-dortoirs", écrit-on en 1970¹⁰⁶. La cabane du mal-loti aurait fait place à un gigantesque dortoir collectif. En effet, que faire en banlieue sinon y dormir ? Plus que jamais, nous l'avons vu, elle reste la patrie des banlieusards, ces sempiternels voyageurs sans bagages ; la banlieue est donc un lieu l'on dort et non un lieu où l'on vit. La Grande-Synthe n'est pas autre chose que le "nouveau faubourg-dortoir de Dunkerque"¹⁰⁷ et quand on a dit de Clichy-sous-Bois qu'elle est une "ville-dortoir de Seine-Saint-Denis", on a tout dit¹⁰⁸. Il y a sans doute un discours de la modernité et du progrès associés à cet urbanisme et à cette architecture nouvelle, mais incluait-il le mot banlieue ? Nous en doutons, et en tout cas, ce que l'usage consacre dans les années 1960 et 1970, c'est bien plutôt l'association entre banlieue et ennui, et même déprime. Une idée reçue de l'époque est bien celle du grand ensemble qui rend fou. Pour un médecin¹⁰⁹, il était évident que "la vie dans les vastes ensembles immobiliers modernes, à propos de laquelle on a décrit la 'névrose des ménagères de banlieue', atrophie, altère ou détruit de multiples rapports humains." Un enquêteur était formel : c'est de "l'éloignement" du reste de la société dont souffrent le plus les habitants de ces cités, et pour eux, à l'en croire, une déclaration "résume tous les

104. Édouard Blanc, *La ceinture rouge*, Paris, Spès, 1927, p. 24. Les mots étaient soulignés dans le texte.

105. Article de *France-Soir* du 21 décembre 1965 consacré aux élections présidentielles de décembre 1965 : "Les nouveaux électeurs des cités champignons de banlieue ont dans l'ensemble reporté sur le général [de Gaulle] les voix qu'ils avaient données à Lecanuet." (c'est-à-dire n'ont pas voté François Mitterrand).

106. Michel Bosquet, "La colère des mal-transportés, in *Le Nouvel observateur*, 28 septembre 1970 .

107. *Le Monde*, 1er-2 avril 1984, cit. par Élodie Ficot, *L'image de la banlieue dans le journal "Le Monde" de décembre 1980 à juillet 1984*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris I, p. 164.

108. *Libération*, 17 janvier 1991, cit. par Patrick Roland, *L'image de la banlieue dans le quotidien "Libération" de 1981 à 1991*. Mémoire de maîtrise, Université de Paris I, 1996, p. 105.

109. L. Le Guillant, médecin-chef des hôpitaux psychiatriques de la Seine, "Psychopathologie de la transplantation", in *Le Courrier médical*, 2 juillet 1960, p. 3436.

inconvénients concernant l'éloignement : La vie de banlieue"¹¹⁰, Et pour un journaliste qui voulait dénoncer "la côte d'Azur bétonnée", l'image qui venait sous la plume était celle d'un "Sarcelles de luxe", à savoir "la lèpre, le bruit, le toc, la promiscuité, la haine"¹¹¹. Rien moins... Donc, en banlieue, pas de "véritable citoyen"¹¹², ni en conséquence de sentiment collectif d'appartenance au même territoire¹¹³. Le degré zéro de la ville, à mille lieues d'une vraie cité. [27]

Mais cela n'était rien encore puisque le mot va servir, à partir de 1985 à peu près, à désigner tout à la fois les lieux, les maux et les peurs associés à la crise de la société française née du chômage et du racisme qui aujourd'hui compromettent l'intégration d'une partie importante des enfants de migrants. Peu importe que la banlieue compte des communes riches, voire opulentes, peu importe que les populations montrées du doigt à travers ce mot vivent aussi dans les villes-centres, voire encore dans les centres-villes, peu importe enfin qu'il existe nombre de quartiers d'habitat social parfaitement intégrés au reste de la commune, c'est le mot banlieue qui va servir à nommer cette crise, outrancière simplification dont l'effet est double : camoufler une question sociale derrière une question d'urbanisme ou d'architecture, jeter le même discrédit sur tous ceux et celles dont le seul tort est de vivre là et les transformer en épouvantails dont la rentabilité électorale n'est plus à démontrer, hélas !

On peut juger de l'inflation dont le mot a été l'objet en faisant d'abord le compte des ouvrages parus depuis 1970 et dont le titre comporte le mot banlieue ou banlieusard. Nous nous sommes cantonné aux ouvrages universitaires ou savants – géographie, histoire, sociologie et ethnologie, linguistique, sciences de l'éducation – et aux ouvrages dits d'actualité, les témoignages et les récits¹¹⁴. Voici les chiffres absolus et relatifs :

Périodes quinquennales	Nombre de titres	%
1970-1975	3	1,6
1976-1980	12	6,6
1981-1985	22	12
1986-1990	21	11,5
1991-1995	61	33,3
1996-2000	64	35
Total	183	100

¹¹⁰. Paul Clerc, *Grands ensembles, banlieues nouvelles*, Paris, PUF, 1967, p. 205-206.

¹¹¹. Christiane Duparc, "Une parenthèse de bonheur", in *Le Nouvel observateur*, 6-12 juillet 1970.

¹¹². "Les échanges enrichissants des rencontres possibles en ville, et qui créent le véritable citoyen, sont en banlieue très limités", écrit la géographe Sylvie Rimbart, *La banlieue résidentielle du sud de Strasbourg : genèse d'un paysage suburbain*, Paris, Les Belles lettres, 1967, p. 220.

¹¹³. Voir par exemple *Le Monde*, 15 novembre 1983 : "Et la banlieue ? Cette immense territoire, peuplé d'étrangers venus des provinces et d'au-delà des mers, a-t-il une âme, une nature, une fierté qui lui soient propres ? [...] Il faudra des générations pour réunir dans un même esprit de solidarité géographique l'ouvrier de Montreuil et le retraité de Fontainebleau", cit. par Élodie Ficot, *L'image de la banlieue dans le journal "Le Monde"...*, op. cit., p. 141,143.

¹¹⁴. Travail fait sur le catalogue informatisé du SUDOC (aussi complet pour cette période que celui de la BNF). Notre relevé exclut les ouvrages de nature littéraire, les publications officielles, la bande dessinée et les guides.

Nous ne voulons pas dire que la recherche universitaire, qui forme ici une partie notable des titres, ait été à la remorque de "l'actualité" : ce serait trop simple, un peu faux et de plus hors sujet. La production dite savante s'est trouvée intégrée dans un océan d'ouvrages navigant tous sous le même pavillon. L'explosion éditoriale des années 1990 répondit au désir du public – de tous les publics –, de trouver des ouvrages qui lui expliquent la banlieue ou surtout qui lui parlent d'elle dans les termes qu'il attend. [28] Elle accompagna aussi, avec un léger décalage dans le temps, l'extraordinaire prolifération du mot, décliné et qualifié de toutes sortes de manières, dans la presse écrite ou parlée. "Crise", "malaise", "maladie" – *Le Monde* du 23 mars 1986, entre mille exemples : "L'agglomération lyonnaise est malade de ses banlieues" –, il ne semble pas y avoir alors d'image assez forte pour dire la gravité du problème. Le patron de *Libération*, Serge July, parle en octobre 1990¹¹⁵ d'un phénomène relevant de "l'apartheid", d'une "tiers-mondisation" de la ville. Le mot, déjà de bien mauvais aloi, on l'a vu, a cristallisé sur lui toutes les hantises ; transmué en référence passe-partout ; le flou qui l'accompagne permet à chacun d'y mettre ce qu'il veut : de lointains grands ensembles vivant sous l'empire de la drogue et de la violence juvénile, une zone urbaine toute entière abandonnée à la misère et à l'immigration étrangère ou bien les prodromes d'une nouvelle culture populaire. Dis-moi comment tu parles de la banlieue, je te dirai qui tu es.

A l'évidence aussi le mot sert d'accroche, de simple annonce. On le voit bien quand l'auteur d'un ouvrage de valeur est amené, pour les besoins de l'analyse ou de la description, à définir l'espace dont il parle. Soit l'auteur se dérobe : c'est le cas de Jean-Marie Delarue, auteur en 1991 d'un rapport officiel diffusé sous le titre *Banlieues en difficultés* ; dans le corps de l'ouvrage, le mot banlieue n'apparaît jamais (sauf à l'occasion de citations de presse...), et l'introduction qui le précède, bien loin d'éclairer le lecteur, dit qu'il va être parlé de communes pauvres, "qu'on [...] appelle "quartiers" ou "cités", on entrera pas ici sur l'usage de ces termes"¹¹⁶ ... Mais où est donc passée la banlieue ? Soit l'auteur trébuche sur les définitions. L'ouvrage de Monique Grandjonc intitulé *Les Canourgues [...] Singulière banlieue*, paru en 1996 et consacré à la vie des habitants de ce quartier de Salon-de-Provence contient une sorte de guide du lecteur dont il vaut la peine de citer les premières phrases : "A l'évidence, Salon est une ville de taille trop modeste pour que sa partie nord puisse être appelée *banlieue* si l'on s'en tient au sens moderne que les urbanistes donnent à ce terme. Cependant les Canourgues présentent les caractéristiques sociologiques d'une banlieue : cité-dortoir excentrée et dévalorisée, grande densité de population [...], fort taux de chômage, etc." Le coin répond donc à la définition sociale de la banlieue, mais il n'est pas topographiquement pas une... Alors, à quoi bon cette confusion ? N'est-ce pas que l'auteure a été en quelque sorte contrainte par la pression médiatique (et éditoriale) à user du mot, alors qu'il n'avait rien à faire là ? [29] Et faut-il préciser que dans la parole des habitants, si heureusement restituée dans l'ouvrage, le mot banlieue brille par son absence ?

C'est là sans doute une caractéristique de l'histoire actuelle du mot : il n'a pas provoqué la création d'un mot-choc en retour, comme banlieusard ou faubourien en leur temps, soit que les populations visées aient d'autres mots pour retourner

115. *Libération*, 13 octobre 1990, cit. par Patrick Roland, *L'image de la banlieue dans le quotidien "Libération"...*, op. cit., p. 76.

116. Jean-Marie Delarue, *Banlieues en difficultés : la relégation*, Paris, Syros, 1991, p. 15. L'auteur écrit en tant que "délégué interministériel à la ville et au développement social urbain".

l'opprobre, soit surtout que, chez elles, nulle conscience n'existe de former un ensemble dont le nom serait alors jeté à la face de leurs contempteurs. Ce mot-images est trop vague et trop vaste pour appeler un ricochet vengeur. Il est resté de consommation extérieure. Mais ne dirait-on pas que le mot est, à l'heure présente, en perte de vitesse, comme s'il était trop usé, qu'on en avait épuisé tout le suc à force de le presser ? En son lieu et place, le mot de "cité" semble se répandre, et cela est fort heureux car il est, en termes de morphologie urbaine et de groupes humains, infiniment plus proche des réalités que le mot banlieue est aujourd'hui censé désigner. Mais, sous l'influence de la terminologie officielle qui, depuis déjà longtemps, parle du "développement social des quartiers", des "quartiers sensibles", des "quartiers difficiles", ce sont "les quartiers" – tout court – qui semblent aujourd'hui être devenus l'équivalent, au moins médiatique, sinon même dans l'usage, de "banlieue", au sens dépourvu de sens, ou plutôt trop chargé de sens, de ce mot. La "politique de la ville" aura eu au moins cette réussite d'avoir imposé un mot !

Le mot banlieue serait-il donc appelé à rejoindre faubourg dans le magasin d'antiquités des mots de la ville ? C'est l'avenir politique de la cité qui tranchera.

Post-scriptum ou la sainte racaille

Et il a tranché. Ce texte était depuis longtemps rédigé lorsqu'en octobre-novembre 2005, éclata l'émeute des cités dans maintes communes populaires de banlieue. J'y suggérais *in fine* que le mot, en tant que mot-images, était appelé à progressivement s'effacer et n'avoir plus, quelque jour, que le charme désuet des termes vieillissés, comme faubourg. Les événements ont fait voler en éclat cette prédiction aventureuse. La "banlieue" " ou plutôt "les banlieues" – le pluriel semble maintenant définitif – furent partout à la Une au cours de ces jours de colère, à égalité avec le mot cité, il est vrai. Le mot a de nouveau dévoré la réalité composite des agglomérations urbaines, et surtout s'est réinstallé sans vergogne dans le discours dominant avec la même charge de peur sociale, le même sentiment d'étrangeté voire de répulsion devant cette détresse juvénile qui ne sait pas se résigner, mais avec maintenant dans son usage un contenu "ethnique" infiniment plus fort qu'il y a une décennie. Autre démenti : l'absence de conscience, disais-je, chez les populations recouvertes par le mot de former un ensemble... La simultanéité de l'embrasement prouve que cette conscience existe bel et bien.

L'épisode a en tout cas montré, s'il en était encore besoin, le formidable effet des mots qui stigmatisent lorsqu'ils sont jetés au cœur d'un foyer de discorde où le feu couve. Je songe au mot racaille. Quelles qu'aient été les intentions de l'homme politique qui proféra ce mot, et même s'il est bien clair qu'il ne visait que des individus et non pas toute une population, ce mot ne lui appartient plus dès qu'il sortit de sa bouche et joua à l'évidence un rôle essentiel dans l'éveil, ou le réveil, de cette conscience collective dont je parlais à l'instant. Il y a bien des précédents à ce processus où un mot, échappé de la bouche d'un puissant, se transforme en brûlot qui met le feu aux consciences : nous songeons à la "vile multitude" de Thiers, à la "foule des pourceaux" – la "swinish multitude" – de Burke, ou encore à l'épithète de "nomades" par laquelle le préfet Haussmann émailla un de ses discours en 1865, épithète que les ouvriers parisiens prirent pour eux et qui joua dans la détestation populaire de l'homme et du régime impérial un rôle aussi grand que le souvenir du 2 décembre ou les casse-tête des sergents de ville. Et tout cela bien avant les écrans de télévision et les *blogs* !

Les mots sont souvent des armes, alors démilitarisons la langue !